

**RIVAGES**

**Jean-Claude Bourdet**

**Editions QazaQ**

**ISBN : 978-2-492483-57-8**



I

Les fleurs honorent  
Le majeur printemps  
L'oiseau chute

Le torrent dévale  
La sente des orages  
L'été brûle

Le regard du ciel  
Parfume les soirs  
L'été sombre

Le terrible vent  
Les noyers en fleurs  
Le sud

Les cigales greffées  
Aux troncs des pins  
A bicyclette

L'absence est comme un couteau,  
Elle incise les cœurs, profondément.  
Les mots tranchent, la chair est meurtrie.  
La jeunesse est une force, un torrent,  
Elle charrie une foule de sentiments,  
De bouleversantes rumeurs de violence.  
L'intelligence, n'a rien à voir  
Avec la rigueur des temps brisés.

L'abondance d'objets, leur exquise beauté  
Emmêle la tristesse et la suie, colle aux murs blancs  
Les miroirs flasques reflètent une lueur de bougie  
Une ombre s'élève en criant « vas t'en ! »  
Des bruits de pas précipitent dans l'escalier  
Comme une solution chimique.

L'oreille gauche suit le regard de la mélodie  
Elle entre d'un trait par les yeux écarquillés  
Un frisson parcourt les muscles sérieux  
En ondes caressantes, en cascades de sons  
Une lame de parquet fuit disparaît de la vue courbée.

Un craquement annonce la montée, l'escalier  
Résonne comme un ventre.

Une embardé, ainsi se grave l'impression dans mon esprit.  
Fulgurance de la pensée qui craque dans les ossuaires de verre.  
Fragmentation de la lumière qui oscille et affole l'œil.  
Transpercé le crâne culbute dans un magma de couleurs.

L'autre jour, ou peut être un soir, il y avait une ampoule allumée.  
Nous dirons l'autre soir. L'autre soir, donc, il marchait.  
Non, c'était bien avant. Dans son esprit c'était comme dans l'enfance,  
comme si c'était il y a longtemps, à l'intérieur, à l'intérieur de lui.  
Donc, il marchait, il avait été à M. puis il en était reparti.  
Et là, maintenant, il était dans les rues pavées. Entouré d'une foule joyeuse, dans les  
rues habitées par des groupes, des groupes qui fument sur le devant des bars. Alors,  
comme pour traverser une averse, il marchait vite, très vite, pour fuir quelque état  
interne. Comme si il ne savait pas que c'était de l'angoisse. Comme s'il ne savait pas  
qu'elle était sa compagne. Alors il voulait que cette chose, là dans sa poitrine, le laisse  
tranquille. Il disait souvent qu'il était seul.

Il marchait, encore, à ne plus savoir.  
Ses pas étaient lents, comme pour retenir le temps.  
Il ne savait pas où ils le portaient, il marchait.  
Sous la pluie, sur l'asphalte, il sautait les flaques.  
Parfois non. La nuit lorsqu'il marchait, il regardait ses pas.  
Une ombre le précédait souvent, salut mon homme  
lui disait il. Ou bien il ne disait rien. Il lui arrivait  
de ne rien penser, alors il marchait.  
Y avait-il des muscles, des os, des tendons  
il n'en savait rien, il marchait.

Un jour, il ne se rappelle plus quand,  
 sans qu'il sache dire où, ni par quelle  
 improbable suite d'évènements.  
*Un jour donc, il ne marchait plus seul.*

Une main, un pied, des hanches  
 marchaient près de lui, là, tout pré.  
 Ils étaient là, là aussi, et là ensuite.  
*Un jour il ne marchait plus seul donc.*  
 Alors quand ils marchaient, ils allaient  
 par les rues, les pavés étaient là,  
 sous leurs pieds, solides, comme pour les porter.

Puis un autre jour, il y eu deux mains,  
 deux bras, des lèvres, douces, un visage.  
 Un soir c'était deux bouches, elles parlaient.  
 Ils marchaient, ils parlaient, sans mots.  
 Voilà que là il y avait maintenant deux corps.  
*Ce jour là ils se disaient qu'ils ne marchaient plus seuls.*  
 Il y eu même un autre soir, une nuit, une première nuit.  
 Alors, quand ils allaient par les rues, les vieilles surtout,  
 ils se disaient que les façades ocre étaient leur maison,  
 la demeure de leurs pas.

Puis, ils furent devant le fleuve de boue.  
 Là tout près de lui. Là toujours, dans le halo,  
 près des herbes humides, des troncs qui flottent.  
 Remplis d'eux même, des autres aussi.  
 Le monde était là, en eux, hors d'eux.  
 Le monde défilait, allait vite, en eux, près d'eux.  
*Alors, ils aimaient penser qu'ils n'étaient pas seuls.*  
 Soudain, la falaise, au bord, leur tout près du vide.  
 Comme un défi, comme pour entrer en eux,  
 comme pour les préparer. C'est là que la musique  
 venait, elle marchait avec eux. Alors, ils étaient arrêtés,  
 par leur bouche, c'était comme un orage. Il cesse après.  
 L'éclat, c'est ce qu'ils entendaient, quand la marche revenait.

Posé près de l'eau il regarde le port,  
Dans un halo gris il se détache  
D'une rive de limon, comme un navire,  
Un navire.

Il marche désormais, sur le quai  
Encombré par des souvenirs tristes,  
Comme les épaves rouillées des navires,  
Des navires.

Il prend le bras de la vie et l'appelle,  
Viens lui dit-il, viens, prenons ce chemin.  
Lentement ils montent vers les cerisiers,  
Les fleurs tapissent leur route vers les navires,  
Les navires.

Ils regardent maintenant l'eau rouge, elle coule,  
Elle emporte leurs secrets, leur vie, leur amour.  
Ils s'assoient un instant près d'un pêcheur  
Absent, seuls, ils s'appuient sur un bâton  
Planté là, en coin, ils voient, les navires,  
Les navires.

Ils sont maintenant sous le viaduc, un train  
Passe, il emporte les souvenirs dans des conteneurs.  
Au loin, une forme se détache, un tronc, il flotte,  
Il ressemble à un mort, le train passe, plein  
De chimie, d'engrais, de sable, comme les navires,  
Les navires.

Ils repartent, serrés, leur corps les appelle, la rude montée  
Les portes, ils sont comme un bloc de grés.  
Ils vivent, ils marchent, ils nagent, comme les navires,  
Les navires.

Ils regardent maintenant, ils ont des yeux, ils voient  
Enfin, ils savent, ils n'ont pas besoin de parler, ils sont là,  
Là où ils savent être, là où ils veulent être.  
Ils ont des yeux, ils ont des mains, ils sont les navires,  
Les navires.



Particules irisées à la lumière de l'après midi qui transpercent les troncs érigés en totems blessés par l'ouragan de 1999. Souches héritières de coupes sauvages, fugaces scories de pollens vert tendre, déposés en amas éphémères poussés par le vent. Raies de lumière divine, transcendent l'espace, le réduisent à une corde imaginaire, à quelque échelle céleste ou en un arc en ciel fugitif. Sorte de ponton bariolé, chargé des lourdes senteurs de poussière humide, imprégné des parfums de la terre.

Balustrade onirique d'un univers restreint de moulins reliés en chapelets défensifs. Rivière de verre opale, longée de sentiers gravés par les pas, dans des temps anciens, de files d'hommes. Vois-les, flanqués d'ânes accablés de graminées assemblées en gerbes dorées, encloses dans des sacs de jute. Branlants, chancelants sous la charge, le pas posé sur d'incertaines planches reliées de cordes et de roseaux, passerelle protégée par un angle, un recoin de l'eau, un gué. Tous contreforts aux replis nourris de légendes, de batailles forcément perdues, de terribles famines, de bonheurs fugitifs.

Les explosions sont des coups de poing  
 Elles impriment un rythme affolant  
 Aux regards noirs des enfants qui courent

La guerre est partout, la guerre est partout  
 Dans les corps, dans les esprits  
 Dans les villes, dans les taudis  
 La guerre est partout, elle est près nous

Les balles aveugles sifflent comme des cris  
 Qui s'enfoncent dans les chairs, défoncent  
 Les os, éclatent les boîtes crâniennes

La guerre est partout, elle est sur nous

La chute des corps criblés d'éclats  
 Eparpille la raison commune  
 Se répète à l'infini sur les ondes serviles

La guerre est partout, elle est chez nous

La lutte pour l'eau gravit des murs en béton  
 Se répand sans frontières, sans limite  
 Dans les champs défoncés de Palestine et d'Afrique.

La guerre est partout, elle est loin de tout

L'impuissance politique stimule la haine  
 Les mots s'inclinent, laissent passer sans justice  
 Les convois sans fin de Marchands d'armes.

La guerre est partout, elle est en nous

La télé nous la présente comme un jeu vidéo  
 Les journaux la mettent en première page  
 Les images s'impriment dans nos coeurs

La guerre est partout, elle est tout pour nous

Un sourire pourra t il la faire fuir  
 Un geste tendre suffira t il à l'anéantir  
 Faudra t il tuer, trahir, pour la détruire?

La guerre est partout, la guerre est partout  
 Dans les corps, dans les esprits  
 Dans les villes, dans les taudis  
 La guerre est partout, s'éloignera-t-elle de nous ?

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir l'étrange demeure

Hausse les yeux, du coin observe  
Dans cette transparence fragmentée  
Les transports de vagues déferlantes  
Qui submergent l'esprit dérangé.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir la belle demeure

Grandit tes pieds, allonge la marche  
Pousse ton corps dans l'espace  
Gris des portes ouvertes immobiles  
Traverse-les en un bond prodigieux.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir la triste demeure

L'obscur cave, solitude de calcaire  
Effondre les élans, tribut de boisson  
Rouge sang, larmes d'espoir contraint  
Enfermés dans une logique sans fin.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir l'ancienne demeure

Maintenant essoufflé par la montée,  
Vacillant, sur de vieux os fatigués  
Courage, observe l'aspect hérissé  
De bleu des murs abandonnés.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir la riche demeure

Les bruits pénètrent l'œil percé  
En images sonores encartées  
D'organes blessés, de peau rugueuse  
Ecartelée d'envers fugitifs.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir l'horreur de la demeure

De nouveau le sang, il coule vif  
Moulé dans le plomb et le fer

De veines tendues sous la pellicule  
De plâtre aux couleurs de santé.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir la fragile demeure

Espoir grandiloquent d'un carreau  
Bigarré soulevé par une nausée  
Soulagé par une phrase lâchée  
Ecrasé sur le socle d'un souffle de forge.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir l'obscur demeure

Enfin légère, suite furtive d'élans  
Portés par le vent d'Otan  
Le vent fou, chaud sensuel  
Aux chants des noyers de juillet.

Viens, viens voir la maison orange  
Viens, viens voir éclairer la demeure

Le tram passe, quelques personnes regardent  
 Par la fenêtre sans voir les ombres qui marchent.  
 Ils se tiennent par la taille, serrés tout contre l'autre  
 Leurs bouches se rejoignent au milieu du pont.

Un instant ils se retournent les amants  
 Ils semblent regarder le chemin parcouru  
 Le chemin sur les pavés de grés, près de l'eau.

Leur cœur bat vite, ils sont essoufflés, ravis  
 Les amants du pont de pierre, les amants du paradis.

Le vent les pousse, ils volent maintenant  
 Ils courent heureux parmi les passants  
 Leurs mains se tiennent, leur corps s'affiche  
 Fier de leur amour, fier de leur bonheur.

Ils voient les lumières bleues, les lumières vertes  
 Une barge fait entendre une corne sourde  
 Ils se penchent et saluent le pilote qui sourit.

Leur cœur bat vite, ils sont essoufflés, ravis  
 Les amants du pont de pierre, les amants du paradis.

Ils arrivent au bout, place Stalingrad, sous le lion bleu  
 Ils se touchent comme pour s'assurer l'un de l'autre  
 Ils rient, ils chantent enveloppés d'étoiles filantes  
 Dans une langue que seuls les amants connaissent.

Une voiture rouge leur fait une révérence  
 Le chauffeur déploie un étendard de cachemire  
 Il lance un long cri de ferraille en gerbe de sons.

Leur cœur bat vite, ils sont essoufflés, ravis  
 Les amants du pont de pierre, les amants au paradis.

Elle avait vingt huit ans, elle était grande  
ressemblait à une sculpture de Giacometti  
Ses os en relief saillaient sous sa peau,  
translucide disaient ses amis  
Elle avait une voix douce, un timbre soyeux  
ses yeux étaient noirs, brillants comme la nuit  
Elle parlait beaucoup, vite, en rafale  
ses mots étaient comme la lanière d'un fouet  
ils nous laissaient des traces profondes  
entraient dans la chair, sans force  
Ses cheveux noirs tiraient sur des cibles  
Sans contrainte elle laissait se consumer son âme  
Sans limite elle disparaissait dans l'air frais du matin  
Grande, si grande, comme une plume, elle écrivait  
sa vie en lettres de corail sans aucune pudeur  
Sa prière était silencieuse destinée à l'absente  
Elle s'insinuait dans nos vies perdues, sans frein  
sans remords, elle consumait les viscères, les muscles  
on la retrouvait parfois au coin d'une rue, figée  
ou au volant d'une voiture affolée de ferraille  
Elle picorait disaient ses amis, laissant filer les grammes  
sans complexe, sans culpabilité, tournoyait dans les têtes  
On en rêvait, des rêves affreux de corps fondus dans l'espace  
de corps confondus dans l'eau qu'elle buvait  
Elle était là, debout, suspendue au souffle de lèvres entrouvertes  
au murmure d'une source en train de se tarir  
sur un sol de sable rouge d'envers d'argile mûre  
Les feuilles nous paraissaient plus solides, plus fermes  
plus attachées à l'existence que son corps corrompu  
Ses yeux voyaient une autre personne, un être imaginaire  
d'une puissance d'ogre, elle qui dépérissait  
qui ne mangeait que des mots tristes  
Un jour elle disparaîtrait sans laisser de trace  
sans laisser de trace, en coup de vent, en silence  
Alors, elle reviendrait hanter notre mémoire stupide  
hanter notre existence sans espérance, sans retour.

Lève la tête, regarde, ne quitte pas des yeux  
la braise du matin, elle caresse la jambe  
lance des épines, profondes promesses  
sortes de veines bleues  
qui coulent  
au cœur de corps assoupis  
pointe à l'œil qui s'offre à la vue des nerfs  
une ancienne blessure blanche  
s'élève vers le ciel  
hommes pâles dans leurs chemises brunes  
en masses compactes saluent leur idole  
maintenant ils courent sous le feu  
déluges de bombes, landes boueuses  
enfants glacés lancés dans les sillons  
la peur au ventre qui brûle  
sans voix  
foules sombres  
un homme se lève  
regarde ouvre ses yeux  
il parle maintenant des mots sévères et tendres  
des mots de pères, de mères, de frères, de soeurs  
sourds aux paroles de paix aux paroles d'amour  
au bord du précipice incandescent  
chutent un à un ou en grappe comme des animaux  
sans raison sans cœur  
en multiples descendances  
hurlent des ronces empreintes de sang  
fuyez leur dit la voix



mais, enfermées dans leur vision  
ils sont aspirés par les profondes crevasses  
l'espace vibre, comme par une forte chaleur,  
l'air les fige en statues de sel  
enterrés vifs ils se débattent, lentement  
gangue de soie, proie facile  
des dieux vengeurs se nourrissent de leur frayeur  
les yeux fixent un point dans le cœur  
d'une enfance volée  
maintenant courbés  
une clameur terrible surgit du calme éternel

Jean-Claude Bourdet Avril 2008-Juillet 2023